

BELSUNCE, LABORATOIRE URBAIN DE LA MIGRATION ? (NOTE CRITIQUE)

Sylvie Mazzella

► **To cite this version:**

Sylvie Mazzella. BELSUNCE, LABORATOIRE URBAIN DE LA MIGRATION ? (NOTE CRITIQUE). Terrains et Travaux : Revue de Sciences Sociales, ENS Cachan, 2004, pp.19-24. hal-01220531

HAL Id: hal-01220531

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01220531>

Submitted on 26 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BELSUNCE, LABORATOIRE URBAIN DE LA MIGRATION ? (NOTE CRITIQUE)

Sylvie Mazzella

ENS Cachan | « Terrains & travaux »

2004/2 n° 7 | pages 19 à 24

ISSN 1627-9506

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2004-2-page-19.htm>

!Pour citer cet article :

Sylvie Mazzella, « Belsunce, laboratoire urbain de la migration ? (note critique) », *Terrains & travaux* 2004/2 (n° 7), p. 19-24.

Distribution électronique Cairn.info pour ENS Cachan.

© ENS Cachan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Belsunce, laboratoire urbain de la migration ? (note critique)

En centrant sa recherche sur le quartier Belsunce à Marseille, espace mythique de l'immigration (Temime, 1995), Alain Tarrius s'attaque à une *terra cognita* des chercheurs, un terrain traversé et retraversé par les analyses socio-anthropologiques et historiques. Belsunce se présente comme une zone à la fois ouverte et enclose, centrale et populaire. Sa géographie entre port et gare est mouvante, évoluant au gré de sa composition sociologique, des vagues migratoires, des implantations commerçantes et des politiques publiques successives de restructuration. Il s'agit pour Alain Tarrius de contribuer à la constitution de ce lieu en laboratoire urbain en croisant le thème du statut de l'étranger et la question de la temporalité urbaine.

Pour Alain Tarrius, à la suite de Bernard Lepetit (Lepetit, 1995), la question clef de la citoyenneté est l'articulation entre les lieux et les communautés, entre les lieux réels et les « lieux fictifs », ceux que les groupes de migrants emportent à la semelle de leurs souliers et qu'ils reconstituent là où ils les posent. À cet égard, c'est à juste titre qu'il se réclame de l'auteur de *La Topographie des Évangiles en Terre Sainte* (Halbwachs, 1941), qui décrit l'emprise hégémonique d'un groupe minoritaire – les chrétiens – sur un espace virtuel – la chrétienté.

L'intérêt de la recherche d'Alain Tarrius réside moins dans sa conception de l'espace – « territoire circulatoire » qui associe l'espace migratoire et celui de l'ordre marchand – que dans le renversement d'optique qui consiste à traiter un groupe, celui des migrants étrangers, jusque-là considéré comme dominé dans l'espace urbain, comme dominant dans l'espace transnational. Sa lecture nouvelle d'un quartier connu est d'autant plus intéressante que l'attention anthropologique qu'il porte aux logiques de territorialisation des migrants permet une articulation entre les « interstices spatiaux et sociaux » de la ville à l'espace global de la mondialisation. Le

« quartier arabe » au cœur de Marseille, considéré soit comme le ghetto d'une communauté minoritaire dominée, soit comme le lieu de distinctions et de reclassements sociaux¹, voire comme l'exemplaire unique d'une catégorie descriptive², est ainsi décrit comme un nœud urbain déplaçable d'un réseau marchand international.

Ce changement de focale qu'opère Alain Tarrus, permettant de passer d'un Belsunce stigmatisé au cœur du centre-ville marseillais au Belsunce considéré comme point d'un réseau euro-méditerranéen, rend surprenant le déjà-vu. Il conviendrait à présent de proposer une trame analytique qui synthétise les différentes interprétations sociologiques sur un même lieu, en conciliant la sociologie de l'immigration et celle des migrations, plutôt qu'en subordonnant l'une à l'autre. L'obstacle le plus difficile à surmonter, à qui voudrait tenter la synthèse des analyses sur le centre-ville marseillais et achever de l'ériger en laboratoire sociologique national, serait sans doute de prendre la pleine mesure de la profession de foi d'Alain Tarrus, préconisant une anthropologie du mouvement. Dans cette logique, l'auteur soumet la logique des lieux et des enjeux locaux à celle de la mobilité des populations observées. On ne part pas du territoire stable, délimité, mais on le rencontre en suivant la mobilité du groupe étudié. Ses recherches portent ainsi de façon continue depuis 1984 sur les réseaux maghrébins des économies transfrontalières. Elles ont plus ponctuellement porté sur les migrations de grands collectifs identitaires d'ouvriers (les hommes du fer de Lorraine), sur les déplacements d'élites professionnelles internationales, sur des réseaux internationaux de trafiquants d'héroïne, sur le rôle des migrants irlandais dans la transformation du Dockland de Londres, sur de nouvelles formes de nomadisme de clans gitans. Il rejoint par là les réflexions de G. Simmel sur la tension permanente entre nomadisme et sédentarisme qui précarise

1 Nos travaux (Mazzella, 1996) soulignent que, à l'intérieur de leur quartier de première installation à Marseille, certaines familles maghrébines ont recours à des stratégies de stigmatisation et de mise à distance du « voisin-voyou », du « mauvais arabe » de façon à revendiquer pour elles-mêmes une occupation durable et honorable du lieu. Le thème du temps légitimant, de l'ancienneté d'installation comme gage de qualité, plus subtile qu'un pur discours de distinction sociale, permet d'offrir une image de soi rassurante, valorisée.

2 La particularité de ce quartier est telle que dans leur analyse synchronique de la division sociale de l'espace marseillais, M. Mansuy et M. Marpsat l'identifient par la catégorie « quartier Belsunce » (Mansuy, Marpsat, 1990). Les auteurs expliquent que de toutes les agglomérations françaises, Marseille est la seule à posséder un quartier de ce type qui se caractérise par un grand nombre d'actifs vivant seuls, par une forte présence de commerçants et d'ouvriers non qualifiés, par de nombreux étrangers et par un type de logement ancien et vétuste.

l'inscription dans un lieu de la ville, ou celles de R. E. Park définissant l'homme marginal comme s'affranchissant peu à peu de son appartenance à des collectifs identitaires pour tenter d'en instaurer d'autres. La notion même de « territoire circulatoire », un territoire identitaire qui n'a précisément pas d'ancrage local³, renvoie aussi au terme de « géographies de l'espace-temps », de temps qui organise l'espace, emprunté à A. Giddens (Giddens, 1990). Les mouvements des groupes sociaux sont analysés en tant qu'ils sont eux-mêmes des faits urbains essentiels, opérateurs et mode d'urbanité. Les flux dans la ville ne sont plus considérés comme crise, cause d'anomie, mais reconnus comme indices de la capacité des circulants à construire des relations, des liens identitaires, un savoir-circuler.

Ce faisant, Alain Tarrius inscrit résolument son travail dans la mouvance de l'anthropologie transnationale se réclamant du tournant postcolonial, telle qu'elle est discutée depuis plus de dix ans par l'anthropologie et les *cultural studies* (Appadurai, 2000 ; Basch, Blanc-Szanton, Glick Schiller, 1992 ; Marcus, 1995 ; Portes, 1999 ; Copans, 2000)⁴. Dans la littérature de l'anthropologie culturelle, le transnationalisme est décrit comme une alternative à l'assimilation. La notion de transnationalisme introduit dans les recherches internationales sur les migrations une position analytique alternative, insistant sur les relations entre les immigrés et leurs lieux d'origine, et sur la manière dont cette circulation en va-et-vient construit des groupes sociaux complexes qui enjambent les frontières nationales. La recherche d'Alain Tarrius rejoint ainsi les études socio-économiques anglo-saxonnes de ces quinze dernières années, qui développent la thèse de la consolidation d'une communauté de petites entreprises transnationales dans un contexte de mondialisation. Ces études ont montré que ce sont les immigrés les plus

3 Cet espace aurait quelque chose à voir avec « l'hétérotopie », territoire pensé par Michel Foucault et exposé par lui dans sa conférence sur les espaces autres : « Là pourrait se juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements en eux-mêmes incompatibles » (Conférence inédite, 1967, citée par A. Tarrius, 2002).

4 L. Basch, C. Blanc-Szanton et N. Glick Schiller sont les premiers anthropologues à avoir identifié le phénomène de « transnationalisme » : « Nous définissons le "transnationalisme" comme l'ensemble des processus par lesquels les immigrés tissent et entretiennent des relations sociales de nature multiple reliant leurs sociétés d'origine et d'accueil. Nous appelons ces processus transnationalisme pour insister sur le fait que de nos jours beaucoup d'immigrés construisent des espaces sociaux qui traversent les frontières géographiques, culturelles et politiques (...) Un élément essentiel en est la multiplicité des activités auxquelles s'adonnent les immigrés à la fois dans leurs sociétés d'origine et d'accueil. Nous sommes toujours à la recherche d'un terme adéquat pour décrire ces positions sociales » (Basch, Blanc-Szanton, Glick Schiller, 1992, p. 6).

qualifiés, les plus expérimentés et ceux dont la position sociale est la plus assurée qui sont surreprésentés dans ces activités économiques transnationales. L'entreprise transnationale est un mode exceptionnel d'adaptation économique. Elle n'est associée ni à la pauvreté, ni au caractère récent de l'arrivée dans le pays d'accueil. Au contraire, l'opportunité de s'y lancer est fortement dépendante des conditions socio-économiques du pays d'origine et des caractéristiques de la communauté immigrée (Portes, 2003). L'argument de la discrimination sociale chez A. Portes, comme chez Alain Tarrius, est en quelque sorte retourné : si les immigrés ne sont pas sur le marché général du travail, ce n'est pas parce qu'ils en sont exclus, c'est parce qu'ils ne veulent pas y aller. « Cette économie ethnique se caractérise avant tout par le fait qu'elle offre aux nouveaux immigrés une alternative à l'emploi salarié du marché du travail principal – alternative qui en exploite sans doute certains mais qui permet à d'autres de se lancer un jour dans les affaires. » (Portes, 1999, p. 16). Ces approches analysent aussi les contraintes inhérentes à cette alternative en examinant notamment les « solidarités obligées » qu'elle peut entraîner entre employeur et employés de la même communauté.

Aujourd'hui les études sur les petits entrepreneurs migrants transfrontaliers, qu'ils soient nommés « fourmis » (Tarrius, 2002), « *viajeros* » (Landolt, 2001) ou « *rebidantes* » (Marques, Santos, Araujo, 2001), donnent le sentiment que le transnationalisme est devenu la forme première de l'adaptation des immigrés sur le plan politique et économique. A. Portes interroge toutefois l'évidence selon laquelle les phénomènes de transnationalisme et d'assimilationnisme sont nécessairement discordants (Portes, 2003). Des études longitudinales sont nécessaires, notamment à l'élucidation de la question de la transmissibilité générationnelle, qui permettraient de jeter un pont entre les deux approches : l'entreprise transnationale n'est peut-être qu'une nouvelle tournure de la même histoire, accélérant plutôt que retardant ou annulant, l'intégration à long terme des immigrants actuels. Les études de R. Waldinger (Waldinger, 1993) ou de M. Zhou (Zhou, 1992) sur les enclaves ethniques des immigrés de première génération, ont montré que celles-ci ont servi à financer la promotion sociale dans la société d'accueil de la seconde génération et des générations successives.

Au-delà, ce qui se joue, c'est la nécessaire jonction, la complémentarité indispensable pour la compréhension de la morphologie urbaine, entre une approche historique et une approche anthropologique, entre un point de vue qui part des groupes pour arriver aux lieux et une approche qui part du lieu pour arriver aux groupes. C'est cette piste nouvelle qu'il convient sans doute d'explorer pour permettre la synthèse des analyses successives, et apparemment contradictoires, sur un même quartier, et lui donner à la fois l'attrait d'un laboratoire innovant et la lisibilité d'un cas d'école.

Sylvie Mazzella
mazzella@mmsh.univ-aix.fr

RÉFÉRENCES

- APPADURAI (A.), 2001. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.
- BASCH (L.), BLANC-SZANTON (C.), GLICK SCHILLER (N.), 1992. "Towards a transnationalization of migration: race, class, ethnicity and nationalism reconsidered", *Annals of the New York Academy of Sciences*, 645, New York Academy of Sciences.
- COPANS (J.), 2000. « Mondialisation des terrains ou internationalisation des traditions disciplinaires ? L'utopie d'une anthropologie sans frontière », *Anthropologie et société*, Vol. 24, n° 1, pp. 21-42.
- GIDDENS (A.), 1990. *The Consequences of Modernity*, Stanford University Press.
- HALBWACHS (M.), 1972 [1941]. *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte, étude de la mémoire collective*, Paris, PUF.
- LANDOLT (P.), 2001. "Salvadoran Economic Transnationalism: Embedded Strategies for Household Maintenance, Immigrant Incorporation, and Entrepreneurial Expansion", *Global Networks*, 1, pp. 217-242.
- LEPETIT (B.) (dir.), 1995. *Les formes de l'expérience : une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel.
- MANSUY (M.), MARPSAT (M.), 1990. « Bordeaux, Lyon, Marseille, trois villes originales », *Sud Information Économique*, 4^e trim., n° 84, INSEE, pp. 23-43.

- MARCUS (G.), 1995. "Ethnography in/of the World System: the Emergence of Multi-sited Ethnography", *Annual Review of Anthropology*, n° 24, pp. 95-117.
- MARQUES (M.), SANTOS (R.), ARAUJO (F.), 2001. "Ariane's Thread: Cape Verdean Women in Transnational Webs", *Global Networks*, 1, pp. 283-306.
- MAZZELLA (S.), 1996. *L'Enracinement urbain : intégration sociale et dynamiques urbaines. Les familles maghrébines du centre-ville de Marseille*, thèse pour le doctorat de sociologie de l'EHESS, Marseille.
- PORTES (A.), 1999. « La mondialisation par le bas. L'émergence des communautés transnationales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 129, pp. 15-25.
- TARRIUS (A.), 2002. *La Mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Paris, Balland.
- TEMIME (E.), 1995. *Marseille transit : les passagers de Belsunce*, Paris, Autrement.
- WALDINGER (R.), 1993. « Le débat sur l'enclave ethnique : revue critique », *Revue européenne des migrations internationales*, 9 (2), pp. 15-29.
- ZHOU (M.), 1992. *New York's Chinatown: The Socioeconomic Potential of an Urban Enclave*, Philadelphie, Temple University Press.